

MES BEAUX-PARENTS



Par Lâm Chí Hiếu, ancien JJR

Dédié à mes beaux-parents et aux autres membres de ma belle-famille

« Tu es libre aujourd'hui, n'est ce pas, Hiêu ? », me demande ma 2^{ème} mère , sœur de mon père, chez qui j'ai passé presque toute ma jeunesse de lycéen et d'étudiant, loin de mes parents vivant en banlieue de Saigon.

- On va visiter une de mes connaissances qui ont une fille à marier, à toi de décider, de choisir, hein ? »
- entendu, Maman.

J'ai quitté le bercail de ma deuxième mère, éternelle célibataire, après être sorti diplômé de l'Ecole de la Marine Marchande, il y a plus de 3 ans, pour naviguer, et ne reviens la voir que lorsque je suis libre, moment très limité accordé au personnel des pétroliers français sur lesquels je sers, lorsqu'ils rentrent à leur port d'attache, Nhà Be. Puis le service militaire m'a pris, avec les longues missions à bord des vaisseaux de la Marine Nationale sud-vietnamienne. Ma deuxième mère vit avec mes Ba Ma Nuôi – parents nourriciers – vivant au sein d'une large villa de la rue Hồng Thập Tu.

On va donc voir une de ses connaissance, en taxi, comme autrefois pour ses randonnées. Et on a assez de temps pour converser.

- *Parlons un peu de ton épouse potentielle. Je sais que tu m'en veux , à moi et non à tes parents pour l'échec de ton premier amour, mon enfant. Est-ce vrai ?* Vivant avec elle, mon avenir personnel et surtout mon mariage dépend d'elle et non de mes parents, peut-être selon un accord établi avant ma venue chez elle comme « fils ».

- *Oh, Maman, tu vois bien que je n'ai aucun chagrin, donc sois bien assurée que tu es toujours ma chère maman.* Avec mon 6^è sens, j'étais en effet prêt face à ce genre de « trahison d'amour », un défaut que j'avais remarqué dès le début de mes relations avec mon épouse potentielle initiale, aussi n'avais-je pas été surpris ni désespéré par son refus glacial, à mon retour d'une période d'absence due à l'instruction militaire à l'Ecole Militaire de Thu Duc.

- Très bien , mon enfant. Je suis fière de t'avoir comme fils, même si je ne t'ai pas enfanté.

On arrive à destination, boulevard Trần Hưng Đạo, devant une grande maison de Doc Phu Su. Et là, un vrai coup de foudre me terrasse sans crier gare, sous les yeux fort contents de ma 2^è mère et de la grand-mère presque septuagénaire de mon épouse potentielle. Après quoi, tout se déroule normalement. Rendez-vous, fiançailles, mariage. Et je rejoins la maison de ma belle-famille, loin de ma deuxième mère, si loin de mes parents, ma femme étant orpheline dès son premier anniversaire, se réfugiant chez ses grand-parents, fuyant sa belle-mère après une courte période de bonne entente entre la nouvelle épouse de son père et l'enfant issu du premier mariage.

« Je ne sais pas si tu ressembles à ton unique oncle, vu ton métier de marin sujet aux vices », me dit ma belle-grand-mère. En effet, j'ai un oncle célèbre par son intarissable passion des jeux, qui l'ont obligé à céder graduellement les titres des propriétés foncières que mes grand-parents envisageaient de distribuer à leurs descendants au moment propice, suite à ses lourdes pertes au jeu, et aux autres passions disponibles du temps de la colonisation française, tels les casinos, les fumeries d'opium, sans parler des maisons closes.

« Rassurez-vous, Mamie ; je ne lui ressemble pas du tout, mon père est exemplaire, et vous voyez bien que je suis passé au moule de ma mère nourricière bien connue au lycée Gia Long comme professeur d'une sévérité parfaite »

Je vis ainsi dans une grande maison où, à part ma femme et moi, il n'y a que sa grand-mère et un jeune serviteur. Ma femme s'était attachée à elle comme à une deuxième vraie mère, provoquant la jalousie de ses cousins et cousines depuis son état d'orpheline. Mon pauvre beau-père a dû partager son temps entre deux logis, le sien propre (celui de ma 2^e belle-mère avec mes beaux-demi-frères et sœurs) et notre foyer conjugal où il passait ses après-midis, du temps où mon orpheline d'épouse était encore jeune.

Notre merveilleuse Mamie, qui est une des intimes de mes grand-parents, continue de nous couvrir de tout son amour. Le temps passe bien vite, et un beau jour de fin de semaine, elle me dit : « Hieu, je suis très heureuse de t'avoir, tu es infiniment digne de ma confiance, et je vais te confier les cachettes de ma fortune personnelle pour que tu la sauvegarde de ton mieux à ma mort », et ceci, devant ma femme, exactement comme autrefois ma mère nourricière et mes propres parents me l'avait dit devant le cercle familial, pour leurs avoirs personnels.

Pour preuve de son amour grand-maternel, notre premier bébé devient le chérubin de Mamie dès sa naissance, nous réprimandant au moindre de ses cris ou pleurs. Il en est de même pour nos enfants suivants, bien que notre Mamie a de nombreux arrière-petits-enfants de la part de mes oncles par alliance et de mon unique belle-tante. Tant et si bien que nos enfants finissent par passer leurs nuits dans le grand lit de l'arrière grand-mère, et non ailleurs. Mamie les emmène partout. Une formidable femme de Doc Phu Su, dotée d'une santé extraordinaire, jamais atteinte de nulle maladie, alors qu'elle était déjà septuagénaire lors de notre mariage. Elle fait de temps à autre des navettes entre Saigon et ses vergers et rizières à Thu Duc, sans aucune fatigue, à un âge pourtant avancé. Et en particulier, elle se déplace très rapidement. Ma femme et mes enfants ne peuvent la rattraper dans ses randonnées à pied, sauf moi à qui elle dit « Au moins, j'ai un concurrent à la marche avec ce beau petit-gendre ! ». C'est une superbe grand-mère dotée d'une santé robuste, une infatigable septuagénaire, cette Mamie à qui ma femme s'est attachée depuis ses premiers pas de bébé et durant presque toute sa vie de jeune fille, et c'est maintenant au tour de nos enfants, ses chérubins...

J'ai terriblement regretté de ne pas être en permanence à son chevet de malade. Son incapacité est survenue à la suite d'un accident de voiture, lui causant un pied brisé. De là, elle était devenue invalide, boitant péniblement et abandonnant toutes ses activités quotidiennes. Est arrivé 1975 et l'abominable misère accélérant sa faiblesse physique, puis une agonie bien courte, enfin sa mort sans souffrance, alors que j'étais en camp de concentration, abandonnant ma femme et mes enfants dont l'aîné n'avait que 5 ans. C'était une Mamie splendide, à qui je dois beaucoup, grâce à son affection merveilleusement réservée à ma seule famille, alors qu'elle avait pourtant de nombreux enfants et petits-enfants vivant aux environs, à sa portée. Et alors que je n'ai pas eu le courage lors des turbulences de 1975 de l'évacuer avec ma famille et ma belle-famille, bien que disposant de moyens d'évacuation vers l'exil avec ma dernière unité navale, à la base de Dong Tam, du côté de My Tho.

Mon beau-père, bien que pris par les enfants issus de son 2^e mariage, avait suivi discrètement les moindres activités de ma femme orpheline de mère, m'a laissé également des souvenirs impérissables. Avec Mamie hospitalisée à la suite de son accident, puis alitée, il était venu vivre avec nous en compagnie de sa 2^e famille. Il a partagé avec moi les nuits au chevet de Mamie à l'hôpital, et s'était réjoui de me voir accompagner régulièrement Mamie à ses séances de thérapie au centre de réhabilitation physique. Nos enfants ont alors reçu l'attention et les soins de leurs grand-parents maternels, étant leurs petits-fils, outre l'attention et les soins de leur arrière-grand-mère et leurs grand-oncle et grande-tante qui vivaient dans l'enceinte de notre grande maison, dans un bâtiment bâti séparément. Cette grande maison disposait d'arbres fruitiers, dont un grand manguier donnant abondamment ses fruits, des bananiers, des figuiers ; il y avait également un puits naturel ; bref, une propriété magnifique avec un verger, en pleine ville de Saigon, avec à côté une Dinh (pagode) et...des artistes de la troupe des Hat Ho Quan.

Mon beau-père chérissait nos enfants et les gâtait de son mieux. Me voyant presque absent du foyer conjugal en permanence à cause de mon métier et de la guerre, il a cherché en compagnie de mon père à me faire « retirer » loin des champs de bataille des régions fluviales de l'Ouest, mais en vain, car les amiraux sous lesquels j'ai servi ne voulaient pas me laisser être transféré ailleurs.

Et comme ailleurs, 1975 a semé un grand désarroi dans ma famille.

Mon beau-père, mécontent du traitement qu'on lui infligeait à son bureau du port de Saïgon, a démissionné tôt, perdant tout droit à indemnité. On doit vendre tout le mobilier, presque tout pour survivre. On a essayé toute sorte de métiers, y compris celui d'agriculteur à Thu Duc : labourer, cultiver. Mais mon beau-père, de souche bureaucrate, a malheureusement échoué bien vite. Les périodes successives de misère le submergeant complètement, sa santé s'est vite détériorée car il ne savait pas comment s'en sortir. Sa mort soudaine nous a complètement surpris. Je regrette maintenant de l'avoir mis en furie au tout début, durant mes efforts pour convertir ma femme et mes enfants au catholicisme. Mais finalement, il a autorisé de bon cœur cette conversion, avec les suggestions favorables de mes parents et de ma mère nourricière ; ces derniers avaient pourtant condamné ma nouvelle foi pendant bien longtemps, jusqu'à ma sortie des camps de rééducation. De mon beau-père me restent tant d'autres souvenirs.

Je n'ai connue ma première belle-mère décédée quand ma femme avait un an qu'à travers ce que mes belles-tantes me racontaient, quand elles venaient nous visiter de temps à autre. Quant à ma deuxième belle-mère, je ne l'ai connue qu'à son « retour » à la grande maison commune suite à l'accident survenue à notre Mamie. Les anciennes mécontentes ont bien vite disparu, et une nouvelle atmosphère familiale joyeuse a rempli la maison, avec les cris et les rires de nos enfants.

1975 survenant avec ses terribles tumultes et des désastres effroyables, ma deuxième belle-mère, fille de riches fonctionnaires comme ma propre famille, a du essayer toute sorte de métiers en compagnie de ma pauvre femme : vendeuse de cigarettes aux stations principales de la ville, affrontant toutes les incroyables misères de vendeuses non déclarées, abandonnant les enfants (les miens et ceux de mes beaux-frères) aux soins de mon beau-père devenu oisif. Affrontant la mousson, la canicule, la concurrence féroce, avec en sus la police et les « gangsters locaux », ma deuxième belle-mère a cherché à vendre des fruits, des aliments divers, mais a échoué totalement. A bout de forces, elle a du se retirer de l'activité sur les conseils de ses enfants qui avaient tous du travail et pouvaient subventionner la famille. A la fin, et bien tardivement, elle nous a dévoilé sa santé déclinante, étant atteinte d'un cancer incurable. Nous n'avons su son état détérioré qu'au moment de notre expatriation ; elle n'avait soufflé mot, craignant de retarder notre périple et d'apeurer sa progéniture. Survivant à mon beau-père, elle a surmonté stoïquement et durant un moment les effroyables douleurs de son cancer pour succomber à la fin dans les bras de mes beaux-demi-frères et sœurs, loin de nous. Ce fut une belle-mère admirable, qui, ensemble avec mon beau-père et mon propre père, a tenté de me faire « retirer » des zones de bataille de l'Ouest. De même, elle a tenté de me faire trouver du travail, sans relâche, auprès de ses connaissances, sans se soucier des intempéries ou des horaires.

Je dois absolument reproduire ici ses derniers mots si tendres à mon adresse, juste une semaine avant sa mort : « Mon cher gendre que je me suis obstinée autrefois à ne pas reconnaître, tu m'as beaucoup aidé. Ton comportement magnifique m'a totalement changée. J'étais haineuse, aveuglée par la jalousie de voir ton beau-père réserver trop d'affection à ta femme qui est son enfant du premier mariage, à tes enfants, qui sont aussi mes petits-enfants. Je suis passée à l'opposé, avec un amour trop abondant pour toute ta famille, pour ta femme, pour tes enfants. Tu m'as soulagée de mes peines, tu m'as donné d'autres formes d'affection indescriptible, rares de la part d'un gendre car mon deuxième gendre est totalement différent de toi. Tu es bien comme t'a décrit le curé de l'église de C  u   ng Lanh que j'ai entrevu avec ta petite belle-s  ur, apportant ton « obole ». Je suis sûre que je ne te verrai plus, et que je n'entendrai plus tes encouragements au téléphone via l'océan à chaque fin de semaine, que je n'entendrai plus tes « Prie sans relâche, Maman, prie Bouddha, invoque Ph  t B   Quan   m, ils te soulageront de tes douleurs ». Que le Bon Dieu te protège et te b  n  isse éternellement, toi et ta famille, mon bienveillant gendre, ma bien-aimée fille, mes petits-enfants. Adieu. »

Ma belle-mère, mes beaux-parents, à qui je dois l'éducation morale de mes enfants qui sont avec ma femme ma fierté de toujours, mes parents, ma 2   Maman, mes diverses m  res nourricières, tous m'ont donné de bien beaux exemples de modestie, car je n'ai jamais entendu de leur bouche l'énoncé des diplômes universitaires ou des titres sociaux de leurs enfants, sauf dans le cercle familial.

Ma femme et moi, nous pouvons proclamer notre fierté d'avoir de tels beaux-parents et parents, à qui nous devons tout, et que tant Bouddha que le Christ ont voulu retirer du monde des mortels pour les avoir auprès d'eux, éternellement, après tant de souffrance et de misère sur cette terre.

L  m Chi Hi  u